

Introduction à la Correspondance Alice Poirier-Henry de Montherlant

1940 à 1945

« *L'Occupation et les trois amours d'Alice :
Montherlant, Drieu La Rochelle et Jean Paulhan* »

par Henri de Meeûs

oooooo

Le signe de l'amour, c'est qu'il peut toujours être nié, c'est que l'instinct du cœur consiste, précisément, à le nier. Conçu dans le but hypocrite de fixer l'amour et le désir, le mariage a cela de particulier qu'il ne satisfait ni l'amour ni le désir.

(Alice Poirier, *Aux Sources du Moi inconnu*, éditions Le Sagittaire, mai 1940)

J'ai agi pour tirer à moi Drieu, exactement comme j'ai agi pour tirer vous à moi. Cela n'a pas réussi avec vous : peut-on jurer, de façon sûre et certaine, que ça ne réussira pas avec Drieu. (Lettre d'Alice à Montherlant du 14 juillet 1942).

Vous lassez et découragez tout ce qu'on peut avoir de bienveillance pour vous. (Lettre de Montherlant du 12 décembre 1941 à Alice Poirier).

La période est une des plus terribles de l'histoire de l'humanité. La France, vaincue en juin 1940 essaie de survivre. L'armée est défaite, les prisonniers nombreux, les civils après une course éperdue pour se sauver de l'avancée allemande, reviennent à leur point de départ, et reprennent leurs habitudes dans les privations, la résignation ou la colère.

Rares sont ceux qui partent à Londres à l'appel du général de Gaulle.

1 - Montherlant et la guerre

Montherlant qui en 1938 était un des rares intellectuels français à vouloir que la France déclare la guerre à l'Allemagne avant qu'il ne soit trop tard, voit toutes ses appréhensions confirmées le 1^{er} septembre 1939 et le 10 mai 1940.

Montherlant a 45 ans en 1940. Il n'est plus mobilisable. Il cherche "vaguement" à s'engager dans la Croix-Rouge, mais il est refusé, et il en est heureux car, écrit-il, *je n'avais rien à voir avec les choses médicales*. Le rédacteur en chef de *Marianne*, André Roumeau, lui fait une lettre comme quoi il sera **correspondant de guerre** de ce journal de gauche. Montherlant part pour le Front, entre l'Oise et l'Aisne. Il accompagnera à partir du 20 mai les troupes de la 87^{ème} division nord-africaine, qui tenaient la route nationale et ses abords entre Noyon et Saint-Quentin. Il va demeurer trois semaines avec ces troupes, notamment avec le 9^{ème} Zouaves et avec le 18^{ème} régiment de tirailleurs algériens. Mais il n'est pas "officiel".

II-

Je passai trois semaines difficiles parce que je n'étais plus jeune et surtout pas en subsistance nulle part. Je fus ensuite tout le temps arrêté par la police ; en réalité je risquais les plus vilaines histoires. J'étais sur le Front sans titre véritable.

Il devient ainsi un témoin direct du désastre comme observateur « de presse » dans la zone des combats. Il est légèrement blessé par un mitraillage d'avion, *un éclat de bombe ridicule dans l'aine, tout petit, qui me permet de revenir à Marseille quelques jours avant la déclaration de guerre de l'Italie* (1), et il se replie dans le Midi (Marseille). Il ne se fait plus d'illusions. La France est battue. Il est pour l'Armistice du 22 juin et estime l'esprit de résistance inutile. La France a assez souffert ! Soignons nos plaies !

(1) Le 10 juin 1940, bien que son armée ne soit pas tout à fait prête à entrer en guerre, l'Italie déclare la guerre à la France et à la Grande-Bretagne. **Mussolini** entendait participer aux avancées d'**Hitler** et obtenir sa part de gloire dans la victoire. **Mussolini** justifiait ainsi sa décision : « J'ai besoin de quelques milliers de morts pour m'asseoir à la table de la paix. » Le 19 juin 1940, **Mussolini** décide donc de lancer une grande offensive en direction de la frontière avec la France, affirmant « *Je ne veux pas subir la honte que les Allemands occupent le pays niçois puis nous le remettent.* » Pour les Français qui, au même moment, assistent impuissants au **déferlement des armées allemandes** sur le territoire national, la déclaration de guerre italienne est perçue comme un coup de poignard dans le dos. Sur le plan militaire, l'offensive italienne est, depuis le départ, vouée à l'échec. Le résultat de la grande attaque italienne qui se déroule du 21 au 24 juin le confirme. Le versant français est occupé sur une profondeur réduite sans atteindre les principaux forts. Seuls quelques bastions avancés sont conquis. L'armée française a eu le mérite de continuer à se battre avec détermination alors que le reste de la France pliait sous le joug allemand. La résistance victorieuse de l'armée des Alpes constitue l'unique succès français du tragique désastre du printemps 1940. Du côté italien, la prise de la petite ville côtière de Menton, fortement endommagée par l'artillerie, puis plusieurs fois pillée, est considérée comme une grande victoire. L'armistice avec l'Italie est signé à Rome le 24 juin 1940. Il prévoit que l'armée italienne occupe une bande de terrain allant des Alpes à Menton.

Montherlant va décrire cette période de mai et juin 1940, dans *Textes sous une occupation* qui paraîtront en 1953 chez Gallimard.

Alice Poirier (dont la mère est allemande) conservera durant la guerre sa sympathie entière pour l'Allemagne dont elle souhaite la victoire. Elle essaie d'en convaincre Montherlant qui ne partage pas son avis.

Le 1^{er} septembre 1939, Montherlant écrivait déjà à Alice Poirier :

Je ne suis pas de votre avis (au sujet de l'Allemagne, ndlr.) ; je crois que le monde n'aura de paix que lorsque le sublime emmerdeur Adolf sera déboulonné. C'est pourquoi je souhaite la guerre, pensant qu'il n'y a qu'elle qui le déboulonnera.

Fin 1941, il est persuadé que l'attaque allemande sur la Russie est une erreur magistrale d'Hitler.

III-

On constate que Montherlant gardera ses distances à l'égard du III^{ème} Reich et ne participera à aucun des voyages d'intellectuels français en sympathie avec les Nazis comme il refuse les invitations en Allemagne des autorités allemandes.

En 1938, il n'avait pas accepté une invitation officielle du Führer à Nuremberg (lettre de M à AP du 20 août 1938).

Pour l'année 1940, on ne retrouve dans cette Correspondance (jusqu'à maintenant) aucune lettre ni de Montherlant ni d'Alice Poirier. Documents perdus, volés, vendus ou détruits ?

ooo

2 – Montherlant, adversaire du Christianisme ?

En 1941, la Correspondance reprend. Ce qui frappe, c'est le ton anti-chrétien de Montherlant, confirmé dans l'essai « *Le Solstice de Juin* » (paru en octobre 1941). Plusieurs passages de ce livre montrent la colère, non dépourvue de lyrisme, de l'écrivain à l'égard de la chrétienté.

Ainsi : *Je crois jusqu'à l'angoisse au mal que les valeurs chrétiennes ont fait à la France* ». (*Solstice*, p. 948, essais, Pléiade, N.R.F.)
« *Aujourd'hui l'armistice a été signé. Le 24 juin (1940). Pour le solstice d'été. La croix gammée, qui est la Roue solaire, triomphe en une des fêtes du Soleil. (...) C'est la mer où une voix passa qui disait : « Le grand Pan est mort », traduisez : « Tu as vaincu, Galiléen. » Et où j'entends ce soir une autre voix qui passe : « Tu es vaincu, Galiléen. » (...) « J'étais parmi les troupes chrétiennes et numides, et les nègres portant au poignet des « Immaculée-Conception » pour gris-gris. Longtemps j'avais eu faim de voir cette armée d'en face, et de savoir quelle était sa contenance ; quels étaient ces hommes « qui nomment dieu le secret des bois » ; dont c'était la gloire ancienne d'avoir haï le christianisme, et dont maintenant c'était la mission de ruiner la morale bourgeoise et la morale ecclésiastique, depuis les rives de l'Atlantique jusqu'aux marches de la Russie. (...) « Maintenant d'interminables divisions-panthères, chacune d'elles tenant la route sur une longueur de cent kilomètres, nous enserraient à droite, à gauche, comme des pieuvres. Et l'armée de douce France, qui (à en croire les actualités de cinéma) depuis huit mois n'avait rien fait d'autre qu'entendre la messe, ne cherchait plus qu'à s'écouler entre ces pattes d'acier, ténues, mobiles, féroces. Les généraux chrétiens précipitaient les replis stratégiques : in hoc signo, vinces. » (...)*

« *Et c'était bien cela, l'armée chrétienne, c'était bien une armée académique qui se battait, ou, plus exactement, qui était battue : rouscaille, genre affranchi, et en réalité académisme et conformisme effréné ; couplets sur la jeunesse (sa propre jeunesse !), et en réalité sénilité, conformisme, académique et chrétienne ; tradition ! tradition !* (*Solstice de Juin*, p.954 à 963, Essais, Pléiade, N.R.F.)

Montherlant ne reniera jamais ces textes du *Solstice de Juin* où il décrit les causes du désastre vécu par la France, victime d'une *morale de midinette*.

IV-

Mais la publication du *Solstice de juin* en 1941 suscitera une forte réaction des intellectuels catholiques qui accusent Montherlant de renier le Christ.

En conséquence, durant les années qui suivront, Montherlant reste prudent dans ses écrits à Alice Poirier ; il ne l'encouragera pas à publier ce qu'elle nomme « mes textes fondateurs d'une nouvelle religion » qui effaceront, selon elle, le christianisme ; il lui montre que l'Eglise reste puissante (protégée par Vichy et, plus tard, lors de l'Épuration) et qu'il ne convient pas de l'attaquer frontalement.

3 - Alice Poirier philosophe et moraliste

Montherlant avait fait comprendre à Alice Poirier qu'elle n'avait pas les dispositions pour devenir une romancière et qu'elle perdait son temps. Elle en convenait elle-même car elle se plaignait de son manque d'imagination.

Sans doute, Montherlant craignait-il aussi qu'Alice tout entière « habitée » par son amour pour lui, ne le prenne comme héros principal d'un roman...

C'est ce qui arrivera, cependant, en 1955 (cinq années après la rupture de Montherlant avec elle), quand elle publiera chez Grasset *Le Récit de Grete* dans lequel le héros Michel Cabrol n'est autre que Montherlant. Et ce n'était pas un roman, mais le récit à peine déformé de ses relations avec Montherlant-Cabrol.

Petit à petit, Montherlant va s'intéresser à d'autres textes d'Alice, qui sont des analyses détaillées de questions philosophiques telles que la mort, l'immortalité, la gloire, l'amour, l'amitié, la sexualité, le bonheur, le sacrifice, l'honneur, etc. Elle lui demande son avis, souhaite ses conseils, et ses recommandations auprès d'éditeurs et de directeurs de revues. Elle rêve de gloire.

Mais Alice, plongée dans ses méditations métaphysiques, garde une seule obsession qui est celle d'épouser Montherlant, son Divin, son Adoré, son Ami.

Alice aura beaucoup peiné pour aboutir durant cette période 40-45 à la publication de deux livres composés de petits textes courts, semblables, pour la forme, à ceux de Cioran, où elle peut lâcher son esprit sur des thèmes essentiels de la philosophie, de la religion et de la morale.

Sa pensée claire, son style sans graisse, sa concision, ses idées à contre-courant, son dédain à l'égard de l'Eglise catholique, des prêtres dont elle a horreur, des croyants qu'elle méprise, montrent que si Dieu la fascine, elle est une adversaire déclarée du christianisme. Elle est persuadée que si Montherlant voulait bien l'aider davantage – il lui consacre déjà beaucoup de temps pour les relectures, les corrections, les recherches de revues ou d'éditeurs chez qui loger ses écrits – elle deviendrait célèbre (autant que lui !) et que, de ce fait, il n'hésitera plus à la prendre pour épouse !

4 – Les publications d'Alice Poirier entre 1940 et 1945

Deux livres :

a) ***Aux Sources du moi inconnu***, aux éditions du Sagittaire (1), achevé d'imprimer le 26 avril 1940.

Note (1) : Les Editions du Sagittaire

Le premier Sagittaire (1919-1951) créée par Simon Kra, en association avec son fils Lucien et ses sœurs, Hélène et Suzanne, au 6 rue Blanche dans le IX^e à Paris, cette librairie devenue maison d'édition avait comme but premier de publier des volumes illustrés à tirage limité. Après avoir publié comme premier titre *Les Flirts du mâle* de l'humoriste Lucien Boyer, elle développa rapidement une édition de livres plus classique dans la forme, très soignée, sous la direction d'abord d'André Malraux (1921-1923), rejoint deux ans plus tard par Philippe Soupault, recruté par André Germain, et Léon Pierre-Quint, déjà sous contrat d'auteur et ami des filles Kra. Tout en ayant publié des auteurs fin de siècle, elle devint la maison d'édition des surréalistes avec pour auteur régulier André Breton et la première édition du *Manifeste du surréalisme* (1924). Germain y lança *Le Revue européenne* que Kra conserva jusqu'en 1927, et qui engendra la collection du même nom, où ne parurent que des auteurs contemporains, puis « Les Cahiers nouveaux », où parurent *La Liberté, ou l'amour* de Robert Desnos qui valut à l'éditeur un procès pour outrage aux bonnes mœurs. Jusqu'aux premiers effets de la crise de 1929, plusieurs collections de littérature et d'essais virent le jour comme la série « Documentaires », initiée par Pierre-Quint (1924-1939) qui permit de découvrir John Maynard Keynes, les « Panoramas des littératures contemporaines » (1928-1940), ou bien encore la « Fontenelle » dirigée par Georges Urbain et Salomon Reinach. Durant cette période, une série de livres remarquables fut produite avec l'artiste Yan Bernard Dyl. Cette maison porta durant ces dix années plusieurs noms : *Aux Éditions du Sagittaire [chez] Simon Kra*, *Simon Kra*, ou *Kra*. En 1927, elle publie 4 titres par mois, engrange des bénéfices sur un chiffre d'affaires dépassant les deux millions de francs. En février 1929, les Éditions Kra/Éditions du Sagittaire se transforment en société anonyme. En 1930, alors que Soupault s'éloigne définitivement, Léon Pierre-Quint devient l'actionnaire principal du Sagittaire. Un immeuble est acquis, rue Henri-Regnault, où sont regroupés toutes les activités et un fort personnel. La famille Kra, dont le nom disparaît de la marque, se retire en partie et ouvre deux librairies, toujours rue Blanche. Pierre-Quint publia Paul Valéry, René Crevel, Thomas Mann. Un *Gargantua* illustré par Dubout eut un énorme succès. La collection « Byblis » composée de livres illustrés numérotés de haute tenue dont quatre Pierre Louÿs dépassa les 10 000 exemplaires. Durant l'été 1931, la crise rattrape l'édition française et Le Sagittaire doit revendre progressivement une partie de son fonds, son immeuble et licencier. L'adresse devient le 56 rue Rodier. En 1933, les Kra démissionnent, suivi par Pierre-Quint l'année suivante : toutefois, celui-ci reste directeur littéraire. Une réorganisation se fit par le biais de Marie-Madeleine Allard, **Gabrielle Neumann (correspondante d'Alice Poirier, ndlr)**, Edouard Roditi et Jérôme Jéramec, nommé administrateur-délégué, qui empêchèrent la liquidation. Durant cette période qui se termine en mai 1940, paraissent des titres remarquables dont *l'Anthologie de l'humour noir* d'André Breton que Pierre-Quint était allé récupérer chez Robert Denoël, mais que le gouvernement de Vichy interdira de diffusion. Durant les trois premières années de la Seconde Guerre mondiale, Le Sagittaire poursuivit son travail d'édition, réfugié rue du Vieux-Port à Marseille, avec *Les Cahiers du Sud* qui l'hébergèrent. Bras-droit depuis 1923 de Léon Pierre-Quint, Gabrielle Friedrich lui succéda à la tête de l'entreprise puis se réfugia dans la clandestinité après l'invasion de la zone libre ; auparavant, des traductions de romans américains et des récits de résistants furent publiés. Jean Beaufret puis Jean Luchoire furent un temps président et servirent de prête-nom. Le Sagittaire devient la cible de la censure, son catalogue placé sous l'œil de Vichy, et sortent moins de vingt titres dont une collection négociée avec le bien en vue Henri Pourrat. En novembre 1944, à Paris, Le Sagittaire est réorganisé. Léon Pierre-Quint est élu président, poste qu'il conserve jusqu'en 1951, assistée de Gaby Neumann. On y publia notamment quatre titres d'André Breton dont *Arcane 17* (1947), mais aussi Paul Eluard, Pierre Mabille, et le jeune Claude Simon. En 1947, la crise du livre frappe le pays et Pierre-Quint doit ralentir la production qui culmine de nouveau à trois titres par mois. Les Messageries Hachette cassent alors le contrat de diffusion au moment où sortent *Les Mauvais coups* de Roger Vailland et la liquidation menace. En 1951, Pierre-Quint se rapproche des éditions de Minuit dirigées par le jeune Jérôme Lindon qui, nommé président, apure les dettes et permet encore à la maison d'exister dignement. En 1954, le Club français du livre rachète la marque, Pierre-Quint se retire. Le catalogue complet de cette époque compte un peu plus de 410 titres, dont certains sont considérés comme incontournables. (Sources : Wikipédia).

Cette date de publication de *Aux Sources du moi inconnu* en mai 40 montre la malchance d'Alice dans sa quête de gloire.

VI-

Il s'agit d'un livre de 105 pages étalées sur 8 chapitres. L'exergue d'Alice annonce la couleur :

Ces pensées forment un tout, un système cohérent. Il faut donc les lire dans l'ordre. Le thème créateur est l'impossibilité de faire coïncider aujourd'hui morale et religion. Si nous voulons la morale, il faut écarter la religion, rendre la religion impossible. C'est sur les décombres de la religion inutile que s'édifie aujourd'hui la morale vraie.

Les 8 chapitres vont défiler sans titre. Il faut « picorer » dans les *Pensées* d'Alice et ce n'est jamais une banalité.

On comprend l'appréciation de Montherlant quand il écrit en 1943 (article publié ou non, propriété de son héritier M. Barat) :

Cette femme-ci est plus forte que bien des hommes... âme naturellement noble se refusant à être dupe. (...) Alice Poirier anime ses idées d'une passion, d'une intransigeance, d'un fanatisme qui fera sourire les uns, et troublera les autres. Impérieuse et tranchante, elle s'avance dangereusement, folle de liberté et de vertu, dans un air excitant pour l'esprit.

Alice Poirier, à la page 81 : *Je dédie mon livre aux athées, à ceux qui comme moi nient et cherchent. Je le dédie aussi à la mémoire de cet homme que je respecte : Miguel de Unamuno. Je le dédie enfin à mon ami vivant, à celui qui est plein de blasphèmes et d'amour : Henry de Montherlant.*

Extraits choisis :

p. 9 : *J'appelle le bien les choses que j'aime.*

p.11 : *Un Créateur » qui serait bon m'est inconcevable.*

p.16 : *L'amour, c'est l'entente dans le bien. L'homme vulgaire ignore l'amour comme il ignore la vertu.*

p.17 : *Le signe de l'amour, c'est qu'il peut toujours être nié, c'est que l'instinct du cœur consiste, précisément, à le nier. Conçu dans le but hypocrite de fixer l'amour et le désir, le mariage a cela de particulier qu'il ne satisfait ni l'amour ni le désir.*

p. 18 : *Ne « corrigez » jamais votre nature. L'éducateur qui vous engage à « corriger votre nature » est à la fois un hypocrite et un mauvais homme. Un hypocrite parce qu'il sait, aussi bien que vous, qu'une nature ne se « corrige » pas. Un mauvais homme parce qu'il vous fait tout de même perdre le bénéfice (souvent délicieux et parfois innocent) de vos « mauvais instincts » .*

p.19 : *L'homme de moralité moyenne se détourne du mal parce qu'il s'imagine que Dieu lui « défend » le mal. Le prince de l'esprit s'en détourne parce qu'il a horreur du mal.*

p.19 : *Je n'ai aucun principe. Je ne crois à aucune loi. J'éclate de rire quand on me parle d'obligation. Seulement voilà : la saleté morale me dégoûte.*

p.23 : *Le mariage est mauvais si ce n'était pour cette unique raison qu'il centuple les devoirs. Désormais, gare à vous ! Vous étiez libre : vous ne le serez plus. Vous aviez le sourire : vous le perdrez.*

p.27 : *Pour étayer leurs fantasmagories sur le dieu « justicier », les théologiens sont forcés de lier ensemble vertu et devoir, sont forcés d'attribuer au devoir le caractère sacré. Pour ces Messieurs, c'est Dieu lui-même qui oblige. Or la société, ne s'emparant, pour les métamorphoser en devoirs, que de certaines vertus, (évidemment de celles qui lui sont favorables) ; il peut arriver que vertu et devoir ne coïncident pas. C'est à ce point faible du devoir, c'est à ce talon d'Achille que nous avons reconnu l'imposture. Les théologiens, d'ailleurs, ne peuvent pas ne pas s'en apercevoir. Vouloir assimiler vertu et devoir, bien suprême qui est libre, et obligation, qui ne l'est pas, c'est ce qui les a entraînés dans d'inextricables maquis.*

Ils sont éloquentes en parlant du souverain bien, mais observez-les dès qu'ils disent que ce bien est un « devoir ». Confusions, bafouillages, raisonnements pâteux, il est impossible à une âme droite de se reconnaître dans leur verbiage, de savoir au juste ce qu'ils ont voulu dire. Au fait, ils n'ont rien voulu dire. Comme tous ceux qui mentent, ils se sont simplement embrouillés dans leurs mensonges.

p. 28 : *La dissociation vertu-devoir ruine, de fond en comble, tout l'édifice chrétien. Si le bien n'est pas le devoir, si le bien peut être l'opposé du devoir, il est clair que le bien n' « oblige » pas. Et si le bien n'oblige pas, il n'existe ni commandements de Dieu, ni par conséquent sanctions à ces commandements. Le christianisme, tel que l'entend l'Eglise, tel que l'enseigne l'Eglise, est une imposture.*

b) **Le deuxième livre d'Alice** publié durant la guerre sera **Pour revaloriser Dieu**, Editions Balzac (anciennement Calman-Levy), 1943.

Dans ce livre de 168 pages, on retrouve tout le texte d' **Aux Sources du Moi inconnu** (voir ci-dessus) sur 127 pages, auxquelles il faut ajouter une seconde partie (pages 133 à 168) dont le titre est **Notes sur la Destinée**.

Alice a donc fait rééditer son texte principal, grâce à l'intervention de Montherlant.

Voici un extrait de la seconde partie non insérée dans **Aux Sources du Moi inconnu** :

p. 164 à 166 : *Je voudrais qu'on me comprenne. Il n'y a pas eu de catastrophe dans ma vie, le phénomène de « conversion » me reste entièrement et parfaitement étranger. Mais il y a eu le développement de mon intelligence, développement se poursuivant alors que la pureté parfaite de la vie subsistait. De plus je n'ai eu aucun contact avec la religion officielle. Le résultat, vous le voyez : je dessine exactement la courbe que vous dessineriez vous-mêmes si, la vie et les traditions étroites des hommes vous ayant épargnés, vous aviez consacré aux choses de Dieu le temps que j'y ai consacré. Je suis donc vous au sens le plus profond du mot, le plus empreint de gravité. Et c'est pourquoi vous devez m'entendre, comprendre que mes attaques contre la religion sont bien autre chose qu'une opinion qu'on réfute. Je défie qui que ce soit de me réfuter, de me prouver que j'ai tort quand je crie que le Christianisme tel que le définissent les docteurs et les prêtres n'est aujourd'hui plus assez fort pour moi. Je le crie et prenez garde ! D'autres vont le crier après moi et ces autres sont les meilleurs, les plus proches de Dieu. Voilà donc votre religion terriblement menacée.*

Autre chose. On vous dit que Dieu s'est manifesté une fois, dans la nuit des temps, et ensuite jamais plus. J'ai à dire qu'il se manifeste aujourd'hui même. J'ai à dire que les temps sont encore là où Dieu se promenait parmi les hommes, où l'on pouvait le rencontrer sur la route, lui serrer la main, l'inviter à déjeuner, etc. Rien n'est plus stupéfiant qu'un tel phénomène, rien n'est plus miraculeux. Pourtant, ce miracle, c'est la nature même.

5 - Alice Poirier et les trois hommes qu'elle aime : Montherlant, Drieu La Rochelle et Paulhan

Durant ces années de guerre, si Alice Poirier reste toujours centrée sur Montherlant et continue à lui adresser d'innombrables lettres, elle va connaître deux personnalités importantes de la littérature française : Pierre Drieu La Rochelle et Jean Paulhan.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle tiendra au courant Montherlant durant toutes ces années de ses intermittences de cœur, de ses soupirs et désirs, du contenu des lettres qu'elle adressera à ces deux hommes qu'elle dit vouloir conquérir, avec qui elle utilise la même méthode de séduction qui lui a si mal réussi avec Montherlant.

Elle va écrire des dizaines de lettres à Drieu et à Paulhan. Dans quel but ? La gloire ! Car Paulhan et Drieu sont des autorités dans le monde des lettres et peuvent beaucoup faire, s'ils le veulent, pour l'éditer.

Dans quel état est le monde des Lettres entre 1940 et 1945, et quel rôle jouèrent ces deux écrivains ? Tentative d'explication (sources Wikipédia) :

De 1925 à juin 1940, Jean Paulhan dirige *la Nouvelle Revue française (NRF)*, principale revue littéraire d'Europe, où il signe un certain nombre d'articles sous le pseudonyme de Jean Guérin. Mais **en 1940, les éditions Gallimard sont mises sous scellés**, des livres sont interdits: on y trouve trop de Juifs, trop de communistes, trop de francs-maçons selon les autorités allemandes. Otto Abetz, ambassadeur allemand, ami de **Pierre Drieu La Rochelle**, propose à Jean Paulhan de continuer à diriger la revue. Paulhan refuse, vu le nombre d'écrivains écartés. Cependant, il accepte de collaborer avec Drieu qui sera directeur à sa place. Drieu voit dans la *NRF* un pis-aller. Il prend la direction de la revue avec un contrat confortable et l'assurance de l'appui de Paulhan. Drieu, le dandy aux idées « nationales socialistes » dresse la liste des écrivains prisonniers, dont Sartre fait partie, et obtient leur libération. Paul Léautaud découvre avec effarement que Paulhan éprouve une vive sympathie pour Drieu qu'il décrit à Gaston Gallimard comme « un garçon plutôt timide, très droit, très franc ». « Il était déjà antisémite avant la guerre. Il n'y aura plus aucun juif dans la revue, dit Paulhan ». Paulhan se dit anti-pacifiste, anti-démocrate, anti-républicain et il n'a aucun goût pour le libéralisme. « Curieusement en ces premiers mois, Paulhan futur fondateur de *Lettres Françaises* revue clandestine, avec Aragon, semble plus proche de Drieu que des communistes ».

IX-

Le goût du paradoxe chez Paulhan va loin, Drieu le trouve surréaliste. En attendant, les deux hommes doivent se battre pour former un comité d'écrivains : Louis Aragon refuse de participer, Paul Claudel demande que soit d'abord évincé « ce putois de **Montherlant** »... Et pour couronner le tout, Paulhan est dénoncé à la Gestapo : il devra s'enfuir avec l'aide de Drieu. Toutefois, sa réflexion sur le « fascisme » de Drieu est assez nuancée. Il lui écrit :

J'en conclus que s'il se révélait, du jour au lendemain, une France, - jusqu'ici secrète par force - mais spartiate, mais « militaire », mais disciplinée, vous cesseriez aussitôt d'être collaborationniste. Puisque vous ne le restez que faute de cette France-là. Si cette France se prépare, à vrai dire, je n'en sais trop rien. Amicalement. Paulhan.

À partir de 1943, Drieu la Rochelle, revenu de ses illusions qu'il expose d'abord dans *L'Homme à cheval* - une fable sur les rapports entre l'artiste et le pouvoir - puis dans *Les Chiens de paille* - où il se représente sous les traits d'un ancien anarchiste nommé Constant -, tourne ses préoccupations vers l'histoire des religions, en particulier les spiritualités orientales. Dans un ultime geste de provocation, il adhère pourtant de nouveau au PPF, tout en confiant à son journal secret son admiration pour le stalinisme qu'il compare au catholicisme. Dans ce même journal, il n'évoque pas certains aspects de sa vie privée comme le fait qu'il soit devenu, à la demande de Josette Clotis (la compagne d'André Malraux), le parrain d'un de leurs deux enfants.

À la Libération, il refuse l'exil ainsi que les cachettes que certains de ses amis, parmi lesquels André Malraux, lui proposent. Il tente de se suicider le 11 août 1944 avec du luminal. Sa femme Olesia (qui garda le nom de Drieu la Rochelle longtemps après leur divorce) était alors ambulancière. Prévenue par la femme de ménage qui était retournée dans l'appartement pour chercher son sac, Olesia emmène Drieu à l'hôpital Necker où on réussit à le sauver avec des lavages d'estomac. Trois jours plus tard, pour plus de confort, il est transféré à l'hôpital américain. Mais il en veut à celles qui lui ont sauvé la vie et il s'ouvre les veines quatre jours après son premier suicide. Lorsque tout est arrangé pour qu'il parte en Suisse dans une ambulance, Drieu refuse. Colette Jéramec le cache alors chez des amis médecins, et, tandis que la Libération de Paris fait rage, Mrs Murphy que Drieu avait fait libérer d'un camp d'internement l'invite à Orgeval où il s'installe. Là sa dernière compagne, qu'il surnommait *la sylphide*, vient le voir en vélo pour lui apporter des cigarettes. Plus tard, elle a avoué « Je ne pouvais plus l'aider à vivre. Il était décidé. Je ne pouvais que l'aider à mourir. » Drieu se remet à écrire pendant un temps, tandis que Colette le rassure : il ne craint rien, Malraux et Aragon le lui ont promis. Il rédige notamment son *Journal* et les "*Mémoires de Dirk Raspe*. Mais après un bref moment de joie à Noël, loin de Paris, la tentation de mort le reprend. À l'automne suivant, il revient pour s'installer Rue Saint Ferdinand. Le 15 mars 1945, alors que des journaux annoncent un mandat d'amener contre lui, il dit à Gabrielle, sa cuisinière « Maintenant, je ne peux plus me sortir d'ici⁴³. » Le lendemain, 16 mars, lorsque Gabrielle revient, elle le trouve mort, assis sur une chaise près du lavabo de la cuisine : il avait ouvert le gaz et avalé trois tubes de gardéнал. Il a aussi laissé un écriteau : « Gabrielle, laissez-moi dormir cette fois ».

ooooo

X-

Montherlant et Drieu se connaissaient bien. Drieu admirait Montherlant dont il jugeait l'œuvre très supérieure à la sienne. Montherlant intervint à plusieurs reprises auprès de Drieu afin de lui faire connaître Alice Poirier et essayer de la faire éditer.

A titre d'exemple, cet épisode :

Dans une lettre à Alice, datée du 21 juin 1941, Montherlant lui écrit que « *Les Fêtes*, (texte d'Alice, ndlr), sont données par Drieu au lecteur de la N.R.F. » Le 12 juillet 41, Montherlant écrit à Alice : « Vu Drieu, très gentil pour vous. Il a lu *Les Fêtes*, trouve ça très bon, et pense le faire repêcher par le Comité de lecture. »

Le 2 août 1941, Montherlant écrit à Alice : « Fichez donc la paix à Drieu. Quel besoin de prendre du temps aux gens occupés. »

En septembre 41, Gallimard hésite à éditer Alice. Montherlant promet à Alice qu'il va parler à Drieu de la nouvelle version des *Fêtes* (avec les *Sources*).

Fin 41, la N.R.F refuse le livre. Alice soupçonne Montherlant d'avoir poussé au refus de son livre ! Réponse de Montherlant à Alice : « Vous laissez et découragez tout ce qu'on peut avoir de bienveillance pour vous. » (Lettre du 12 décembre 1941 à AP.

De son côté, Alice envoyait de nombreuses lettres à Drieu de qui elle tombait petit à petit amoureuse, prête à s'offrir à lui pour connaître les délices que Montherlant ne lui avait pas données. Si Drieu n'édita pas Alice et ne lui accorda aucune faveur sentimentalo-sensuelles, il écrivit plus tard, en 1942, un long article très élogieux sur Alice Poirier. Il faudrait chercher à quelle date et dans quelle revue. Ce que Montherlant ne fit jamais car le seul article de 1943 qu'on connaît de lui, rédigé à propos d'Alice Poirier, ne fut sans doute jamais publié (?).

En effet Montherlant, après les attaques des catholiques à la parution de son *Solstice de Juin* (1941), essai qui saluait l'avènement d'un nouveau paganisme et tournait le dos au Christianisme, ne souhaitait plus vanter, à la fin de la guerre, les mérites des écrits d'Alice Poirier, philosophe athée qui vomissait l'Eglise et ses prêtres.

Elle confie à Montherlant son amour pour Drieu. Le 31 mars 1942 : « Je fais à Drieu une cour de tous les diables. » Le 11 avril 1942 : « J'aime Drieu, c'est un des bijoux du bouquet que je me construis et je ne veux en aucun cas le perdre. »

Le 25 juin 1942 : « Je suis embêtée avec Drieu. Je lui ai écrit depuis l'année dernière, vingt-cinq lettres d'amour plus belles les unes que les autres. Il a lu (je suppose) mais il n'y a jamais répondu. »

Alice Poirier le 7 juin 1945 écrit à Montherlant qu'elle connaît **Paulhan** depuis 1934 :

Nous avons eu, à cette première rencontre, tous les deux le coup de foudre (...) Coup de foudre, d'ailleurs, sans suite. La beauté physique ne m'a jamais vraiment émue, j'aimais la beauté de Paulhan et j'en riais moi-même. Et puis, il était marié, donc sans intérêt pour moi.

En 1945, Alice jugeait ses relations avec Paulhan encore charmantes. Mais le mariage de Paulhan limitait les audaces d'Alice qui ne souhaitait pas être poursuivie par la vengeance de l'épouse légitime.

XI-

Des lettres d'Alice et de ses confidences à Montherlant qu'elle tenait informé de toutes les intermittences de ses désirs et de son cœur, on peut dire que Paulhan fut toujours aimable avec Alice, la recevait, l'écoutait, lui donnait des conseils, et se confiait à elle. Montherlant se méfiait de Paulhan dont il disait à Alice : *Paulhan fait et défait toutes les réputations littéraires.*

Alice juge mieux Paulhan quand elle écrit à Montherlant le 20 décembre 1945 : *J'ai demandé à Paulhan combien de temps vous resteriez sur la liste noire. Là-dessus, il a fait l'étonné, il m'a demandé ce que c'était la liste noire, si même ça existait. J'étais stupéfaite. Au fond, je ne connais pas du tout, Paulhan, qu'est-il en lui-même ? (...) A côté de cela, cet étonnement feint quand je lui parle de la terreur qu'il fait régner dans les Lettres et qu'il doit tout de même connaître, quand le diable y serait ! Comment le juger ? Comment savoir qui il est en réalité ? Quand je pense que je suis plus ou moins à sa merci...c'est peu rassurant.*

Alice se remettra rapidement du suicide de Drieu La Rochelle. Elle écrit à Montherlant le 1^{er} juin 1945 : *Il aimait la mort ce Drieu. Et puis, il ne voulait pas vivre au-delà de cinquante ans. L'idée d'affronter la décrépitude le glaçait.*

Durant ces années de guerre, Alice Poirier dansera un ballet de séduction, au moins intellectuelle, avec ses trois grands écrivains chéris, tout en donnant toujours la première place à son Rilet adoré. Veut-elle le rendre jaloux ? Lui montrer qu'elle peut s'immiscer dans la vie des Lettres sans avoir besoin de lui ? Elle renonce petit à petit à toute fusion physique car « *Avec quel élan, je répondrais si on me faisait le moindre geste vers moi ! Mais on ne le fait jamais. Je me demande si c'est ma laideur qui éloigne ainsi les messieurs ou mon absolue pureté. Ce peut être l'un et l'autre.* » (Lettre de AP à M du 14 juillet 1942).

Henri de Meeûs
Docteur en Droit



Henry de Montherlant

XII-



Pierre Drieu La Rochelle (1893 -1945)



Jean Paulhan (1884 -1968)